



HAL
open science

**Compte rendu de Pedro DUARTE, Frédérique FLECK,
Peggy LECAUDE & Aude MOREL, Histoire de mots :
Mélanges de linguistique latine et de linguistique
générale offerts à Michèle Fruyt, Paris, PUPS**

Martin Taillade

► **To cite this version:**

Martin Taillade. Compte rendu de Pedro DUARTE, Frédérique FLECK, Peggy LECAUDE & Aude MOREL, Histoire de mots : Mélanges de linguistique latine et de linguistique générale offerts à Michèle Fruyt, Paris, PUPS. *Wékwos. Revue d'études indo-européennes*, 2020, 399-407. hal-03498667

HAL Id: hal-03498667

<https://hal.science/hal-03498667>

Submitted on 26 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Prosaliteratur, 1965-1968 ; l'important *Ordbog over det norrøne prosasprog*, accessible en ligne ; Johan FRITZNER, *Ordbog over Det gamle norske Sprog*, 1883-1896 ; Finnur JÓNSSON, *Lexicon poeticum antiquæ linguæ Septentrionalis. Ordbog over det norsk-islandske skjaldesprog*, 1931 ; enfin, le précieux outil de Harald BJORVAND et Frederik Otto LINDEMAN, *Våre Arveord. Etymologisk ordbok* (2000), qui vient d'être réédité pour la troisième fois (2019).

Pour la runologie (p. 261), on se reportera à la copieuse bibliographie qui clôt le solide *Runenkunde* de Klaus DÜWEL (2008), et non aux publications médiocres de Régis Boyer (dir.), « Les Runes » (1997) et d'Alain MAREZ, *Anthologie runique* (2007).

Dans la rubrique « Langues germaniques » (pp. 261-262), bien peu fournie, figurent les *Caractères généraux des langues germaniques* d'Antoine MEILLET. Il aurait été judicieux d'indiquer que cet ouvrage a connu une nouvelle édition, due à M. Xavier DELAMARRE, avec une bibliographie mise à jour (Les Cents Chemins, 2017). Enfin, l'on ose à peine évoquer l'entrée « Toile de fond indo-européenne » (pp. 266-267)...

Parmi les nombreuses absences bibliographiques, on compte également toutes celles qui concernent l'« Esquisse de la paléographie nordique [*sic* !] » (pp. 193-205). On trouvera une importante bibliographie à ce sujet sur le site *internet* de l'université de Copenhague, préparée dans le cadre de la « Summer School in Scandinavian Manuscript Studies ».

L'initiation au norrois, que ce soit par le biais de la linguistique, de la littérature, de la civilisation, de la mythologie, de la philologie ou de la paléographie, ne peut se faire qu'en ayant recours à de sérieux ouvrages qui, malheureusement, ne figurent pas pour nombre d'entre eux dans cette *Initiation*, pourtant « entièrement revue, corrigée et augmentée ». Cette absence témoigne pour partie du manque de sérieux de ce livre.

Il est donc conseillé de se tourner vers une grammaire ou un manuel de norrois valables, écrits dans une langue étrangère, comme celle, notamment, de Michael BARNES et Anthony FAULKES, *A New Introduction to Old Norse*, en trois parties, 1999-2001, en attendant qu'une véritable grammaire du norrois soit enfin publiée en français.

Mahdi BRECCQ

3. Pedro DUARTE, Frédérique FLECK, Peggy LECAUDÉ et Aude MOREL (dir.), *Histoire des mots, Études de linguistique latine et de linguistique générale offertes à Michèle Fruyt*. Paris : PUPS, « Lingua Latina », 2017, 576 pages. ISBN : 979-10-231-0561-2. Prix : 45 €.

C'est une belle entreprise, menée par quatre des anciens doctorants de Michèle FRUYT, que d'avoir offert à leur maître ces mélanges de septantaine. À travers les quarante et un articles que compte l'ouvrage, la récipiendaire, Professeuse émérite de linguistique et philologie latines à la Sorbonne et ancienne directrice du Centre Alfred Ernout, reçoit un volume honorifique bien mérité, pour l'ampleur de son travail comme enseignante et comme chercheuse. Le volume porte comme titre, à une variation près, le sous-titre du *Dictionnaire étymologique de la Langue Latine* d'Alfred Ernout et Antoine Meillet, tout un symbole pour celle qui a consacré le plus gros de son œuvre au renouveau des études lexicales latines.

L'ampleur du volume ne nous permettant pas de détailler le contenu de chaque article, nous nous contenterons de considérer en particulier les articles relevant de la grammaire comparée, et de la morphologie du latin, objets de prédilection de la présente revue.

Dans la première partie de l'ouvrage intitulée « Origines », James CLACKSON, « *Adulatio* » (p. 27-34), revient sur l'étymologie d'un terme que les spécialistes faisaient naguère remonter au nom de la queue (skr. *vālah*) mais que la critique a mis en doute (notamment P. FLOBERT). M. DE VAAN a récemment postulé un ancien **ad-avidos*, de sens 'avide', dont J. CLACKSON reconnaît à juste titre la faiblesse sémantique. C'est à partir de l'explication de vers de Lucrèce que l'auteur interprète l'origine sémantique du terme comme un comportement propre aux canidés : « celui de se renifler mutuellement l'anus ». L'expression métaphorique lexicalisée est mise en parallèle avec des tours argotiques modernes tels que angl. *arse-licking*, all. *arschlecken* et fr. *lèche-cul*. Sur le plan morphologique, en résulte un hypostatique formé par parasynthèse d'un ancien syntagme prépositionnel, *ad culum* « 'à l'anus', employé à l'origine pour la manière dont les chiens ont l'habitude de se saluer ». L'étymologie, audacieuse, n'est pas incohérente mais se heurte, au dire de l'auteur même, à un seul problème, la rencontre /d/+/k/, où l'on attendrait davantage une assimilation suivie d'une réduction /kk/>/k/ soit ***aculo*. J. CLACKSON explique la déformation attestée par *adulo* par une volonté de faire disparaître l'étymon *culus*, c'est-à-dire une stratégie d'évitement du vocabulaire tabou (de même qu'*inquino* < *cunio* 'déféquer'). Charles DE LAMBERTERIE, « Le couple *tacēre* – *silēre* du latin : étude étymologique » (p. 35-59), poursuit l'analyse sémantique du latin *tacēre* et *silēre* proposée par Jean-François THOMAS (*REL* 93, 129-149) pour l'étendre au domaine indo-européen. Après un retour philologique sur la sémantique d'un triptyque de données gotiques *þahan*, *slawan*, *ana-silan*. Le premier est le plus fortement polysémique : l'auteur relève cinq nuances de sens allant du fait de ne pas dire ce que l'on sait au fait de cesser de crier, en passant par le fait de perdre l'usage de la parole ou d'être réduit au silence parce que l'on n'a rien à dire. Le deuxième se cantonne au sens de 'rester tranquille' et le

dernier, ‘se calmer’, se rencontre lorsque l’on parle du vent dans un hapax biblique, dont l’auteur note avec précaution qu’on ne saurait en tirer de réelles conclusions. Il conclut par des parallèles intéressants ; dans un premier temps, *tacēre* s’oppose à *silēre*, en ce que le premier tient lieu du silence des hommes, quand le second concerne davantage la nature en latin ancien ; *silē(sce)re* est de manière éloquente un parallèle de got. *ana-silan* (‘rester calme’ à propos du vent). Dans un second temps, comme l’a montré J.-F. THOMAS, alors que *tacēre* s’oppose à *dicere*, *silēre* s’oppose à *loquī*, c’est-à-dire un silence relatif au dit, à l’événementiel face à un silence relatif au dire. En cela *bahan* s’oppose quasi strictement à *teihan* (exact cognat de *dicere*). S’ensuit un rappel sur la morphologie historique de lat. *-ē- et got. *-ai-, l’étude s’achevant sur le problème étymologique à proprement parler de *bahan* : l’auteur revient aux sources, réfutant une racine †*ptak-*, par le biais du grec πτήσσω et πτώξ (que MEILLET souhaitait rapprocher de l’arménien *t’ak’čim* derrière un sème ‘se blottir/cacher par la peur’), pour proposer une seule racine **tak-*, sur la base de l’arménien, du gotique et du latin, dont on ne peut savoir si le sens premier fut ‘(se) taire’ ou ‘(se) cacher’ — s’il est besoin de chercher un sens premier. Georges-Jean PINAULT, « *Morbus*, ou la déréluction » (p. 61-72) après un fécond état de l’art sur l’étymologie du terme *morbus* et de quelques mots désignant la maladie morbide dans la sphère indo-européenne, l’auteur revient, par le biais de la comparaison avec le tokharien, sur le sens primitif de l’adj. lat. *aeger* ‘malade’ (< **aig-ro*), qui serait « qui relève de l’abandon, de la privation de soin » (p. 67). Cet imaginaire du malade comme abandonné à la maladie par les forces surnaturelles remonte, selon l’auteur, à « une théorie médicale préscientifique et magique » (p. 69). Ce système sémantique permet ainsi d’expliquer le lat. *morbus* par le biais d’un étymon **m̥sros*, substantif animé d’un ancien collectif/abstrait **m̥sréh₂* « maladie », lui-même issu du vocabulaire i.-e. primitif **mers*, formant dans le système Caland un dérivé adjectival **m̥s-ró* ‘oublié, laissé à l’abandon’, devenant ‘laissé en triste état, mal en point’, puis ‘malade’. Romain GARNIER, « Sur l’étymologie du lat. *caelebs* ‘célibataire’ » (p. 73-83), propose une étymologie nouvelle reposant sur une rétroformation **quaelibet* > *caelibet*, où la proposition originelle **qui quae libet facit* du sens sulfureux de ‘qui fait ce qui lui chante’, où le nom d’action parallèle *caelibatus* est l’hapologie de **caelibit-ātus*. La forme *cae-* reflète l’évolution du lat. de la Plèbe [*ke*]. Dans un ensemble de « conversions délocutives », dont il dresse un rapide portrait (p. 80-81), l’auteur offre également une nouvelle étymologie de l’indien *kevala-* ‘seul’, d’ordinaire rattaché à *caelebs* : il serait issu de la suite **ne=k^we=óy-wo-* ‘et pas un seul’, auquel se serait adjoint un morphème dérivationnel en *-elo-*, sur le même modèle que le fr. « je-m’en-foutiste ». Vincent MARTZLOFF, dans « Latin *uxor* et ses correspondants italiques » (p.85-95), propose un ensemble de remarques sur l’étymologie du

nom de l'épouse. Après quelques discussions sur le suffixe *-sor (**suésor* > *soror*), l'auteur réhabilite le parallèle arménien *am-us-in* — dont le verbe d'origine *us-an-im* (« j'apprends ») est bien attesté — pour reconstruire **h₁uk-sor-* ou **h₁uks-sor-*, entre autres possibilités, pour donner à l'épouse le signifié originel de « celle qui reste à la maison ».

Dans la partie « Formation », Gérard CAPDEVILLE se livre à un excursus « autour des bois sacrés » (p. 99-125) et propose une riche étude philologique de la triade *silua*, *nemus* et *lucus*. Selon l'auteur, les différents bois se distinguent « par des champs d'amplitude diverses (p. 120). *Lucus* est de l'ordre du plus restreint, de l'« espace consacré à la divinité » (p. 107), c'est-à-dire là où l'on trouve le temple. *Nemus* (qui proviendrait de la racine **nem-* « partager ») serait un bois plus large, délimité par l'homme, au milieu de la *silua*, entité plus large, correspondant à toute forme de bois qui puisse être divin. L'auteur rapproche le terme plus général *silua* de *sīla* et du grec ὕλη et ἴδη, remontant tous à un même substrat pré-indo-européen. Guillaume BONNET, « Brèves réflexions sur la notion de morphème dans la grammaire ancienne » (p. 127-134), montre comment les grammairiens latins balisaient les unités lexicales. Marine GUÉRIN, « La série de lexies *birēmī*/*trirēmī*/*quadrirēmī*/*quinquerēmī* *nāuis* : une curiosité morphologique et sémantique » (p. 135-144), étudie les quatre termes maritimes, possiblement issus de calques sémantiques du grec, qui signifient tantôt les rangées d'avirons, tantôt les rangs de rameurs. L'auteur aboutit à la conclusion qu'il existe un morphème *-rēm-* en synchronie du latin, fortement polysémique, et spécialisé dans le domaine maritime. Jean-Paul BRACHET, « Note sur la formation du substantif *artifex* » (p. 145-153), revient sur la formation de *pontifex*, *carnifex*, *opifex* et *artifex* pour démontrer qu'*artifex* n'est pas un composé au sens strict (avec rection du second élément sur le premier), mais un terme en quelque sorte suffixé en *-fex*, à l'instar d'*aurifex* « celui qui travaille l'or, et non celui qui 'fait' l'or, au sens où il en produirait » (p. 150), désignant un type d'artisan, dont *artifex* serait le nom générique. Benjamín GARCÍA-HERNÁNDEZ, « Éléments de composition dans les adjectifs en *-ōsus* et *-olulentus* » (p. 155-166), fait remonter tous les dérivés de ce type à un prototype **uoḡnom* **h₃od-s* « (à l') odeur du vin », ou bien au participe parfait **uoḡnom* *h₃od-to-s* « doté de l'odeur du vin », devenu *uinōsus*, à côté du participe présent *uinolens* thématif en *uinolentus*. Les deux lexèmes, relatifs à l'odeur du vin, ont ensuite été tronqués de sorte que furent créés des suffixes *-ōsus* et *-olulentus*, qui perdront leur valeur olfactive. Chantal KIRCHER-DURANT, « Quelques énigmes du calendrier romain : le micro-système lexical des noms de mois en *-ber* » (167-177), fait provenir la finale *-(m)ber*, caractéristique des noms de mois, de la même étymologie que *imber* issu de **ḡb^h-ri-*, parent de l'osque *Afer* et à l'origine d'*Africa*, comme l'avait montré jadis Michèle FRUYT dans un article bien connu. Ainsi le nom du mauvais

temps serait-il à l'origine de syntagmes ayant connu une haplologie et une agglutination de type **(mensis) septimi imber > *septimber > september*. Monique CRAMPON, « Les noms en *-tiō* chez Plaute et leur extension à l'époque républicaine » (p. 179-189), répertorie les différentes marques morpho-syntaxiques de l'environnement propositionnel dans lequel sont employés les abstraits en *-tiō* chez Plaute. L'auteur relève 76 substantifs différents, dont elle analyse quelques cas, puis évoque l'explosion numérique des formes en *-tiō* de Cicéron à Hadrien et les cas du français *-tion* qui correspondent tantôt des formes héritées, tantôt des « relatinisations ». Sophie VAN LAER, « Les adjectifs intensifs en latin : forme, sens et emplois » (p. 191-201), analyse les adjectifs en *per-* et en *prae-*, en considérant leur statut vis-à-vis des comparatifs et superlatifs, pour aboutir à la proposition hors système d'une classe des formes « à très haut degré » pour les intensifs en *prae-*. Jean-François THOMAS, « Morphologie et sémantique du groupe *exigere, exiguus, examen* » (p. 203-212), applique l'analyse sémique aux trois termes de l'étude. Issus d'une origine liée à la mesure, les différents sens continuent une forte polysémie qui se serait développée au moment de la préverbalisation en *ex-agere*. L'auteur conclut avec une réflexion sur les limites de la lexicographie. Hana ROSÉN, « Autour de la délocutivité migratoire » (p. 213-222), fait le point sur les différents types de délocutifs qui traversent les frontières linguistiques, et propose des exemples empruntés à une vaste panoplie de langues : l'arabes, l'hébreu, le grec, l'irlandais, l'anglais, le yiddish, etc. Alessandra BERTOCCHI & Mirka MARALDI, « *Dumtaxat* » (p. 223-234), explorent le sens de cet adverbe en expliquant que ses signifiés « seulement » vs. « du moins » ne sont pas si paradoxaux qu'il n'y paraît dans l'un et l'autre cas, la particule assurant l'implicature conversationnelle avec un effet de limitation, de restriction. Anna ORLANDINI & Paolo POCETTI, « Liens de coordination, disjonction et comparaison autour de *quam* » (p. 235-248), font l'exposé des différentes valeurs de *quam* : d'abord dans les cas de corrélation où il a une valeur d'égalité quantitative ou de manière, face aux cas de comparaison d'égalité qualitative exprimés par les structures *idem/aeque/pariter... ac/atque/et...*, ensuite lorsque *quam* intègre une comparaison élativ. L'argumentaire se clôt sur une discussion concernant les liens qui existent entre la négation, la disjonction et la comparaison. Il existerait selon les auteurs un *continnum* entre subordination et coordination dans les corrélatives comparatives. Dominique BRIQUEL, « Le nom des Latins en étrusque » (p. 249-260), rouvre le dossier des différentes attestations étrusques relatives au nom des gens du *Latium*, en distinguant divers gentilices pouvant signifier le nom des Latins du terme générique *Latīthe* constitué d'un véritable suffixe d'ethnique étrusque *-te/-the*, qu'il identifie comme le vrai nom ethnique des Latins en étrusque. Heikki SOLIN, « Pour un dictionnaire onomastique latin » (p. 261-268), plaide pour un ouvrage d'ampleur sur

l'onomastique, au sens large, du vocabulaire latin, qui dépasserait les objectifs de l'actuel *Thesaurus Linguae Latinae*, qui ne répertorie les noms propres que jusqu'à à la lettre D.

La troisième partie de l'ouvrage, consacrée aux évolutions, débute par un article de Marie-José BÉGUELIN, « Le changement morphologique selon Saussure » (p. 271-282), dans lequel l'auteur tente de remettre au goût du jour la méthode saussurienne, dont l'analyse des différentes synchronies et l'imprégnation des perceptions du locuteur par le linguiste sont une étape indispensable à l'analyse diachronique des faits de langue. Cet article, situé au cœur des *Mélanges*, nous rappelle l'importance — trop souvent ignorée — d'une étude jumelée de la linguistique générale et de la grammaire comparée. Rosanna SORNICOLA, « Réflexions sur la formation du pluriel italo-roman à partir des documents de la *Cava dei Tirreni* » (p. 283-300), propose de nouvelles pistes de réflexion pour la formation italienne des pluriels. Selon l'auteur, au IX^{ème} siècle, les pluriels n'étaient que mal établis : la persistance du morphème *-ās* dans les contextes prépositionnels jumelée à la transformation de *-s* en *-i* aurait pu donner la finale hybride *-ai* qui se serait finalement confondu avec le paradigme *-ae* > *-e*. Au plan de l'ancienne deuxième déclinaison latine, l'auteur imagine une persistance du nominatif pluriel en *-oi* conjuguée à la présence homophonique des datifs et ablatifs pluriels en *-īs*, avec disparition de la sifflante finale (plutôt qu'un passage de l'ancien accusatif *-ōs* à *-ōi* (*ei*)). Christian TOURATIER, « Vérité diachronique et vérité synchronique » (p. 301-312), plaide pour une présentation synchronique des faits de variation morphologique du latin bien distincte des variations phonologiques. Manfred KIENPOINTNER, « L'évolution sémantique du lexème *libertās* » (p. 313-324), remarque pour le lexème à l'étude une grande stabilité du sens de 'qui n'est pas soumis à l'autorité d'un maître' avec une valeur d'émancipation fondée sur les lois visant l'intérêt commun, à la fin de l'époque républicaine ; cet emploi sera réinvesti au début de l'empire pour asseoir un pouvoir absolutiste sous couvert d'une conservation des institutions de la République. Claude MOUSSY, « Esquisse de l'histoire du verbe *caueō* » (p. 325-333), explique la différenciation casuelle du second actant dans la valence de *caueō* accusatif *uersus* datif par des critères purement sémantiques : lorsque le second actant est à l'accusatif, le verbe signifie « se garder de », « se protéger », alors que s'il est au datif, il signifie « protéger », « veiller sur ». Cet emploi du datif comme « marquage différentiel de l'objet » va à l'inverse de *uītō* qui est employé au datif dans une stratégie de marquage oblique de l'objet à époque préclassique avant d'être remplacé par l'emploi ordinaire de l'accusatif à partir de Cicéron. Esperanza TORREGO, « Le verbe latin *uetō* : de Plaute à l'*Histoire Auguste* » (p. 335-347), propose une analyse syntaxique et sémantique du verbe *uetō* qui fait ressortir un premier emploi où le verbe exprime « une interdiction formulée par un être

humain ou assimilable » (p. 338) et où il est recteur d'infinitif. Le second emploi de *uetō* est à mettre sur le même plan que les verbes causatifs négatifs d'empêchement de type *impediō*. Marie-Dominique JOFFRE, « Réflexions sur un cas de synonymie approximative : la concurrence *is/ille* » (p. 349-360), définit *ille* comme un lexème dont la fonction est « de marquer une opposition, un contraste ou de signaler une rupture, une innovation » (p. 354). L'analyse des contextes de Plaute à Apulée, où l'on penserait d'ordinaire que *ille* ne serait qu'un emploi de *uariatio* pour *is*, montre que ces considérations ne sont pas justifiées car, selon l'auteur, *ille* garde en profondeur ses valeurs de rupture. Du fait de sa concurrence encore active avec les autres déictiques textuels, il ne serait pas encore le prodrome de l'anaphorique des langues romanes, comme on l'admet parfois. Ekkehard KÖNIG, « L'article défini et ses emplois : diversité et types de variation » (p. 361-373), propose une gamme d'exemples et d'analyses d'articles définis dans différentes langues d'Europe, esquissant, par la comparaison, un état des lieux sémantique, syntaxique et, plus largement, typologique. Frédérique FLECK, « *Nēdum* : les intermittences de la négation » (p. 375-386), retrace une évolution de *nedum* en trois temps. D'abord, à l'époque républicaine *nedum* sert de connecteur interpropositionnel de sens « alors ne ... pas... », puis à entre la fin de la République et le début du Principat, il servira de connecteur intrapropositionnel de sens « sans parler de » pour, finalement, pendant l'époque impériale et seulement dans la langue littéraire devenir inter- et intrapropositionnel au de sens « à plus forte raison », « alors ». Dans le premier cas *nedum* est un connecteur scalaire à valeur négative et dans les deux autres un connecteur scalaire sans valeur négative.

Dans la dernière partie de l'ouvrage, consacrée aux « variations », Alain CHRISTOL, « La palette du cuisinier romain » (p. 389-401), expose les différentes couleurs que l'on peut trouver dans le lexique culinaire, en passant par le vert, le noir, le blanc, le rouge et les lexèmes *color/colōrāre*. Olga SPEVAK, « La construction *-TIO + ESSE* dans les textes normatifs de l'époque préclassique » (p. 403-411), démontre que les noms verbaux dans le genre normatif ne se conduisent pas comme à l'habitude, en fonction résomptive, mais se rencontrent dans des formules injonctives, en particulier en emploi apodotique, après une protase en *sei*, ou bien dans une relative déterminative en *quouis* attribut du sujet du nom en *-tiō*. Tatiana TAOUS, « En passant par le lat. *prōnōmen* : promenade au cœur d'une (r)évolution terminologique » (p. 413-424), s'interroge sur l'histoire, la définition et l'interprétation par les Latins du *pronomen* ainsi que sur son émancipation par rapport à la catégorie de l'*articulus*, non reconnue comme partie du discours autonome par les grammairiens latins. Sophie ROESH, « La catachrèse (*abūsiō/abūsīuē*) dans le *Commentaire* de Servius à l'*Énéide* » (p. 425-436), remarque que les termes latins *abusio* et *abusive* contrairement à ce qui s'observe chez Quintilien et

Cicéron où les termes réfèrent à la catachrèse en tant que figure (métaphore, métonymie etc.), ils prennent chez Servius une signification plus large dans la mesure où ils s'appliquent à un mot qui véhicule un sens autre que celui qu'il devait avoir originellement. L'auteur souligne qu'en poésie ces variations d'emploi ne reçoivent pas de connotation négative de la part du grammairien. Pedro DUARTE, « Les lacunes lexicales. Le témoignage de Pline l'Ancien » (p. 437-451), commente les remarques de Pline à propos des cas d'absence de vocabulaire spécifique et de néologismes liés au lexique technique. Gerd HAVERLING, « Sur quelques aspects de la formation verbale dans la langue poétique » (p. 453-465), considère que les grammaires traditionnelles n'ont pas suffisamment pris en compte des singularités de la poésie par rapport à la prose classique concernant les formes à l'*inflectum* et au *perfectum* sans préverbe à la place des formations avec préverbe, ainsi que les emplois de formes à l'*inflectum* avec préverbe sans le suffixe *-sc-* face aux mêmes formes avec le suffixe, où l'auteur suppose une influence de la langue grecque. Pierluigi CUZZOLIN, « Quelques réflexions sur l'alternance *plūs – magis* en latin archaïque » (p. 467-476), constate une présence plus forte de *magis* par rapport à *plūs* chez Livius Andronicus, Ennius, Caton et Plaute ainsi qu'un emploi encore peu fréquent du tour standard dans les langues romanes « A est plus X que B ». Lyliane SZNAJDER, « Autour des complétives en *quod* en latin biblique » (p. 477-488), part du constat qu'à époque tardive très peu de complétives en *quod* sont introduites par le même type de prédicat et connaissent les mêmes contraintes pragmatico-énonciatives qu'en latin classique ; au sein même du latin tardif on assiste à une répartition binaire entre Ancien et Nouveau Testament : le premier favorise les complétives en *quod* et le second celles en *quia*. L'étude comparative de la Vulgate et des *Veteres Latinae* fait en outre ressortir que Jérôme utilise *quod* complétif là où les autres traducteurs préféraient *quia* (voire quelques *ACI* et le discours direct). Enfin, la comparaison avec l'hébreu montre que chez Jérôme *quod* traduit les conjoncteurs *kī* et *ʿašēr*, et est affecté à l'introduction de complétives qui n'étaient pas dans le texte hébreu, alors que c'est *quia* traduit le *ὅτι* du Nouveau Testament. George Bogdan ȚĂRA, « Conditions d'emploi des tournures *habēō* + participe parfait passif et *habēō* + infinitif en latin tardif » (p. 489-504), considère que les deux structures étudiées ont une évolution propre au sein du latin et que l'influence du grec biblique n'exerce qu'une influence secondaire sur leur développement. L'auteur pense également que, malgré une subduction sémantique incontestable de *habēō*, l'auxiliarisation de ce dernier n'est pas entièrement achevée en latin classique et tardif. Carmen ARIAS ABELLÁN, « Le lexique latin et ses variétés diaphasiques » (p. 505-517), s'interroge sur l'emploi de *uiridis*, utilisé originellement pour sa valeur chromatique dans le lexique végétal et ses connotations liées à la jeunesse et à la fraîcheur feront qu'il évoluera vers d'autres domaines avec

des sèmes de nouveauté, d'absence de modification ou de perturbation. Au plan diaphasique (p. 515), l'auteur souligne l'interprétation « tangible et matérielle » du terme dans la prose de Caton, qui relève de la verdeur des plantes, à côté d'une interprétation « immatérielle et métaphorique » dans la poésie épigraphique, qui concerne les « phases de floraison et de splendeur de la vie humaine ». Colette BODELOT, « L'ellipse dans une scène de *seruus currens* chez Térence : une variation diaphasique multifactorielle » (p. 519-527), réfléchit aux différents facteurs qui peuvent expliquer les phénomènes d'ellipse dans une scène de l'*Andrienne*. Après avoir récupéré les constituants élidés, imputables au co-texte comme au contexte, l'auteur en appelle à une lecture micro- et macro-syntaxique pour interpréter ces phénomènes elliptiques, souvent considérés comme le propre du *sermo cottidianus*, mais qui se révèlent plus largement au service d'une stratégie rhétorique et stylistique de Térence. Carole FRY, « *Igitur* en marqueur de l'emprise psychologique. Le cas sallustien à la lumière de la linguistique psychiatrique » (p. 529-541), voit dans l'emploi d'*igitur* chez Salluste la trace stylistique d'une perturbation narcissique et paranoïaque profonde de l'auteur de la *Conjuration de Catilina*. Enfin Bernard BORTOLUSSI, « La place du pronom réfléchi sujet dans le discours et son interprétation » (p. 543-556), propose un inventaire du réfléchi latin selon une étude tactique. L'auteur répertorie une forme forte du réfléchi — en tête de proposition — et une forme faible. Il remarque subtilement que, en cas de discours indirect, si le verbe à l'infinitif doit être en tête d'énoncé, alors le réfléchi suit le connecteur faible, clitique (type *enim*), tandis que si un connecteur fort, par ex. *itaque*, prend la place liminaire de l'énoncé, le réfléchi vient directement à sa suite.

On relève de rares coquilles comme Nigel VINCENT devenu Vincent NIGEL dans la *tabula gratulatoria* ou bien des problèmes de caractères dans l'article de Romain GARNIER. Cela ne saurait entacher la qualité esthétique et scientifique d'un ouvrage qui, au regard des nombreuses avancées et réflexions diachroniques comme synchroniques qu'il apporte, sera désormais indispensable à toute bibliothèque de latiniste confirmé.

Martin TAILLADE

4. Jack FEUILLET, *Grammaire du vieux-saxon*, Paris, Honoré Champion (Bibliothèque histoire n° 11), 2019, 423 pages. ISBN : 978-2-7453-4980-4. Prix : 60 €.

C'est une gageure de publier en français, de nos jours, une grammaire du « vieux-saxon » [*sic*] – le trait d'union ne s'emploie pas –, notamment parce que cette langue, qui appartient au rameau westique des langues germaniques,